magazine
Le Verbe

SHAUIT

REGGAEMAN | INNU | CHRÉTIEN

gratuit

hiver 2017

magazine
Le Verbe

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION
Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, frère Simon-Pierre Lessard, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Gabrielle Bélanger, Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire, Alexander King et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

RÉVISEUR : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Judith Renauld

SECRÉTAIRE : Suzane Arsenault • info@le-verbe.com

ARCHIVISTE : Frédéric Gauthier

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à

Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

LE VERBE
L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 16, 17 et 19 sont tirées de la banque d'images Fotolia.

PAGE COUVERTURE
Shauit (photo : Samian)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

ÉDITO

AU-DELÀ
DES « CIGARETTES À PLUMES »

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

On m'a dit poliment : « C'est pas un peu casse-gueule, des cathos qui décident d'aborder les enjeux autochtones ? »

En effet.

La liste d'écueils et de biais à éviter est longue comme le bras. Mais, à nos yeux, la délicatesse du sujet n'était pas un argument suffisant pour le contourner.

Quand Brigitte Bédard s'est rendue à Kahnawake pour écouter ce que les membres de cette communauté avaient à raconter (« La mission », p. 4), les gens qu'elle a rencontrés étaient tout surpris qu'une journaliste s'intéresse à leur réalité pour des raisons autres que les « cigarettes à plumes », les exemptions fiscales et les tensions avec la police.

Quand Sarah-Christine Bourihane s'est assise sur une table à pique-nique, au coin des rues Rachel et Boyer, à Montréal, pour entendre l'histoire de Shauit (en couverture et p. 10), l'homme qu'elle avait devant elle a parlé autant de son attachement à ses racines innues que de sa foi en Jésus Christ.

Il se dégage de ces textes une paix malgré les paradoxes, une espérance malgré les tensions. Bref, dans *Le Verbe* de cet hiver, on trouve des récits qui ont quelque chose du mystère fondamental du christianisme : il n'y a pas de résurrection sans la croix.

*

Bien entendu, certains préjugés ont la couenne dure. Évidemment, il reste bien du chemin à parcourir en vue d'établir un rapport plus sain à notre histoire – que l'on soit autochtone ou non. Et bien sûr, à ce jour, les recommandations de la Commission de vérité et réconciliation n'ont pas toutes été mises en application…

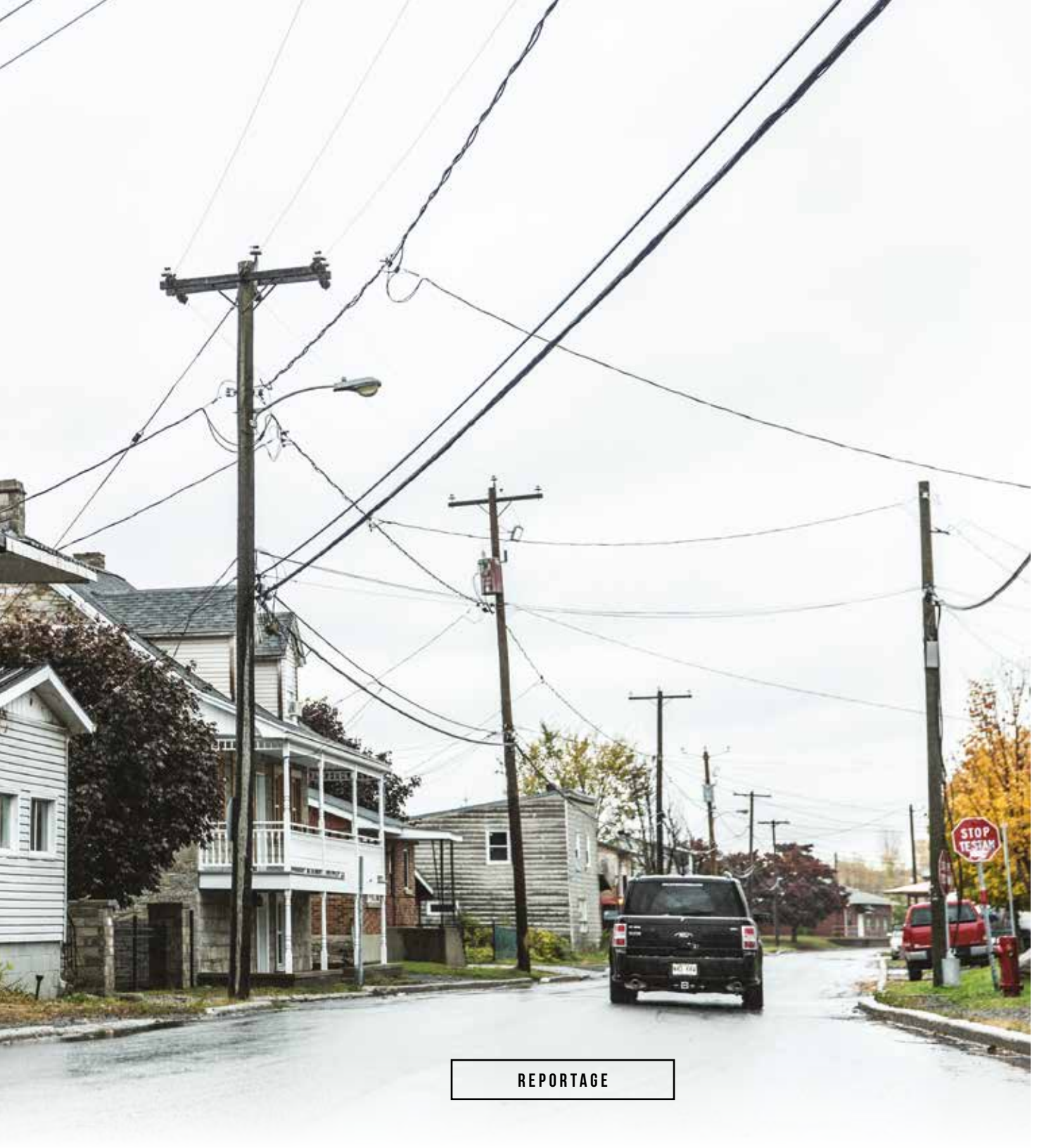
Cela dit, si l'envie vous prend de lire d'autres reportages qui laissent la parole aux membres des Premières Nations, mettez la main sur notre dossier dans la revue *Le Verbe* (disponible sur www.le-verbe.com). Pas moins de trente pages (sur un total de 84) leur sont consacrées.

*

Au moment d'écrire ces lignes, une rumeur circule voulant que le pape François vienne au pays prochainement afin de demander pardon aux Premières Nations, entre autres pour les sévices subis dans les pensionnats.

Espérons que cette visite peu banale nous secoue assez pour que nous soyons tentés, à notre tour, de rendre visite aux premiers peuples du Canada pour autre chose que des mocassins… et du tabac bon marché.

Photo : Loup-William Théberge



REPORTAGE

LA MISSION

Marcher à tâtons dans Kahnawake

Ici, contrairement au célèbre film *La mission* avec Robert De Niro, on ne rencontre pas, au détour d'un arbre, un indigène aux cheveux rouges qui vous toise avec sa flèche. On ne monte pas les chutes d'Iguazú au péril de sa vie. Pas de jolie musique non plus pour vous soulever l'âme et vous noyer les yeux dans l'eau.

À Kahnawake, il y a les graffitis sur les rochers juste à l'entrée de la réserve. On y entre comme dans un entonnoir, entre deux murs de béton. On y roule tranquillement dans un village plutôt joli. Tout au bout de la rue, c'est le 1, Church Street : l'église de la Mission Saint-François-Xavier qui trône là depuis 1720, sur le bord du fleuve.

ESPRIT, VINCENT ESPRIT

L'image de sainte Kateri Tekakwitha (1656-1680) orne la façade de l'église. Pour rencontrer le père Vincent Esprit, il faut traverser l'église et se rendre tout à l'arrière, passer la sacristie, jusqu'au Centre Kateri, un petit musée qui raconte des pans d'histoire de la Nouvelle-France.

Le père Vincent vient tout droit de l'île Dominique, dans les Caraïbes. Son arrière-grand-mère était indigène et a fort probablement été parmi les dernières à servir comme esclave aux Français et aux Britanniques qui, à tour de rôle, ont dominé son peuple.

Sur sa page Facebook, il posait fièrement aujourd'hui avec un des résidents de Kahnawake qui protestait, solidaires avec les Sioux de Standing Rock, contre la construction du fameux pipeline au Dakota.

« Mon peuple a été esclave pendant trois-cents ans, je refuse de voir les Mohawks comme des victimes. Il y a des choses à faire, une parole à prendre. Nous sommes tous frères, surtout lorsqu'il s'agit de protéger l'eau, la terre. »

On dirait que sa présence ici est providentielle. Son histoire, après tout, n'est pas très loin de celle du peuple mohawk, et c'est peut-être pour cette raison que sa congrégation, les Fils de l'Immaculée-Conception, l'a envoyé ici comme missionnaire.

LA SAINTE

Depuis la canonisation de la petite Mohawk en 2012, tendrement appelée Lis des Agniers par l'Église catholique, les choses ont beaucoup changé à Kahnawake.

« Le nombre de pèlerins a littéralement doublé ! C'est une hausse de 100 % ! » affirme le père Vincent. « La présence des pèlerins, venus de partout au Québec, a diminué de beaucoup les préjugés envers les Mohawks. Il y a des liens qui se tissent, dans la prière en premier, car nous prions tous ensemble, puis dans une fraternité réelle qui se vit tranquillement. Tout cela aide énormément à la réconciliation entre les peuples, entre Dieu et les hommes, entre les religions aussi. »

Et vous, vous êtes spectateur de tout ça ? « Oui, j'ai cette grâce, ce cadeau incroyable d'avoir été envoyé ici comme prêtre… Mais un prêtre, c'est plus qu'un célébrant de messe, vous savez ! »

Le père Vincent est une sorte de pôle catalyseur – dans le vrai sens du terme : un élément qui provoque une réaction par sa seule présence ou par son intervention. Quand je lui ai demandé de m'aider à trouver des personnes à interviewer, il a remué ciel et terre, tant du côté catholique que du côté traditionnel de Kahnawake.

Il a réussi un petit exploit : rassembler un des sous-chefs traditionnels de la Long House, considérés ici comme assez radicaux, et son ex-épouse, une des conseillères municipales élues du conseil de bande. D'un côté une catholique, de l'autre un « trad », comme on dit.

On peut dire que les deux camps, du point de vue tant politique que matrimonial, ne sont pas sur la même longueur d'onde quand on commence à parler des enfants.

« Je ne dirais pas qu'il y a des conflits ouverts, mais il y a certainement un désaccord fondamental qui fait en sorte qu'on pourrait facilement croire qu'il n'y a pas d'espoir de réconciliation, de cohabitation. Moi, évidemment, je suis considéré comme faisant partie du clan catholique, puisque je suis prêtre, mais spirituellement, je ne vois pas les choses de façon aussi simpliste. »

LES CLANS

La foi chrétienne est minoritaire à Kahnawake, même si l'on compte trois familles chrétiennes : les pentecôtistes, les anglicans et les catholiques.

C'est la religion traditionnelle autochtone qui est majoritaire. Comme le conseil de bande élu démocratiquement est

Le père Vincent Esprit (photo : Loup-William Théberge).

LA MISSION SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

La mission Saint-François-Xavier a été fondée en 1667 lorsque la communauté Kanienkehaka (Mohawk) s'est installée dans la partie nord du territoire, à Kentake (aujourd'hui La Prairie). Des raisons politiques et économiques ont forcé les Kanienkehaka à chercher de meilleures terres agricoles et ont poussé la communauté à se déplacer quatre autres fois pour finalement s'établir à Kahnawake en 1716. (B. B.)

composé d'une majorité de chrétiens, et que la majorité des Mohawks préfèreraient le fonctionnement politique traditionnel, c'est-à-dire la nomination des chefs par les mères de clan, on sent très bien les tensions et la division.

Christine Zachary Deom, chef chrétienne catholique, fréquente régulièrement son église. Pour elle, l'ancrage dans la culture mohawk est primordial. Elle prend le christianisme et le renvoie dans sa culture traditionnelle. « Ma foi me permet de renouer avec l'espérance, avec tout ce qui est possible, au lieu de tomber dans le découragement ou la désillusion. Dieu peut nous unir, nous réconcilier. Il peut tout faire si on le laisse faire… Le jour, je viens ici à l'église et je prie. Je me pose… j'espère. »

Pour Joe Deom, sous-chef du clan de l'Ours, il n'y a pas de place pour le christianisme dans la religion traditionnelle des Kanienkehaka (nom d'origine des Mohawks). Pour les traditionalistes de la Long House, Kateri Tekakwitha a, en quelque sorte, trahi son peuple et sa culture, voilà tout. « Nous n'avons aucune relation avec Kateri ; elle a trahi la vraie religion. Notre peuple a déjà sa religion, déjà son organisation sociale et politique. Nous n'avons pas besoin de ce qu'un homme d'il y a 2000 ans a raconté dans le Moyen-Orient ! Cela ne nous appartient pas. »

La tension existe depuis plus de 300 ans. Kateri, à sa naissance, était déjà déchirée entre deux clans qui se faisaient la guerre : un père Mohawk traditionnel et une mère Algonquine chrétienne. Jeune, elle a dû fuir son peuple mohawk qui la persécutait à cause de sa conversion au Christ. Lorsqu'elle a fait son vœu de virginité, elle s'est attiré les foudres de son peuple.

LA QUÊTE DE SOI

Malgré tout, la canonisation de Kateri semble avoir mis certaines choses en branle et forcé autochtones et non-autochtones à se croiser plus souvent.

« C'est important ce qui se passe sur le plan spirituel à Kahnawake. C'est un bassin ! Il se passe beaucoup de choses, ça bouillonne… Mais c'est tout au niveau de l'esprit, au niveau du cœur que ça se passe », précise le père Vincent.

« Chaque dimanche, nous sommes près d'une centaine de personnes à la messe – ce qui est énorme si on compare aux années précédentes ! Sur ce nombre, une vingtaine de personnes viennent de l'extérieur de la réserve, des villes environnantes. Elles ne sont pas autochtones. Juste des Blancs ordinaires. »

« Mon grand défi, c'est la perception des gens de l'extérieur sur le peuple de Kahnawake. »

Quelle est-elle, selon vous ? « C'est la Crise d'Oka – qu'on appelle ici "Summer of 1990". C'est la vente "illégale" de cigarettes – qu'on considère ici comme un "droit". Kahnawake, c'est tellement plus que ça ! C'est un peuple en quête profonde. Ce sont des gens très éduqués qui posent des questions – une tonne de questions. Ils se questionnent sur tout. Bien entendu, il y a toujours cet aspect de "victime" sur le plan historique, sur le plan psychologique et spirituel, mais il y a une recherche, et c'est ce qui me rejoint le plus.

« Il faut venir au Pow Wow, qui dure deux semaines pendant l'été ! Il faut voir toutes les œuvres de charité qui se font ici, le soutien communautaire. Le Kateri Food Basquet, le centre culturel… La communauté est très importante pour eux. C'est, je dirais, le centre de leur vie.

« Pour eux, ils sont une nation. Les Mohawks sont une nation. Et ils ont tout d'une vraie nation : hôpital, école, institutions, religion, lois, etc. La réflexion ici est très différente de celle dans les autres réserves. Certains disent que c'est parce qu'on est proche de Montréal, mais moi, je crois que c'est parce que Kateri a toujours été avec eux dans leur quête, dans leur chemin. »

REVENIR AUX SOURCES

Dans le transept droit de l'église se trouve le petit tombeau de marbre de Kateri. On peut y lire « Kaiatanoron Kateri Tekakwitha », ce qui veut dire : Précieuse Kateri Tekakwitha. En 1972, un coffret contenant ses reliques y a été déposé.

Juste à côté, suspendu au plafond, une énorme reproduction de la plus ancienne peinture de Kateri, attribuée au père Claude Chauchetière, jésuite. L'originale ne se trouve pas très loin ; elle est au musée, juste à côté. Cette peinture est très précieuse, évidemment, puisqu'on croit qu'elle date de 1690. « Le père jésuite qui l'a faite a connu Kateri de son vivant… Mais les gens d'ici n'apprécient pas vraiment cette peinture, car ils trouvent que Kateri a le visage d'une Européenne. Si vous regardez les traits de son visage, son nez… c'est vrai. »

Il n'y a pas que les traditionalistes qui veulent retourner à leurs origines. Les catholiques aussi. Le père Vincent me montre le grand crucifix suspendu qui orne le maitre-autel. « Pendant plus d'un siècle, c'était une toile du 19e siècle montrant saint François-Xavier agonisant. Les résidents de Kahnawake ont voulu la changer pour ce grand crucifix en hommage aux trente-trois des leurs qui sont morts en 1907 lors de l'effondrement du pont de Québec. »

On veut changer aussi le nom de la paroisse. Ça se discute dans les chaumières. La paroisse se nomme Saint-François-Xavier, du nom de ce grand missionnaire jésuite espagnol du 16e siècle. « On voudrait renommer la paroisse "Sainte-Kateri-Tekakwitha", bien entendu, mais moi, je

Veillée aux chandelles (photo : Loup-William Théberge).

DES CARAÏBES À KAHNAWAKE

Les Kalinagos (anciennement appelés Caraïbes, Karibs ou Caribes) sont des populations amérindiennes originaires du nord du Venezuela ayant migré vers les iles des Caraïbes vers la fin du 9e siècle. Le nom « Caraïbes » leur a été attribué par les Européens. Ces derniers les ont maintenus en servitude pendant trois siècles, jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1833.

Depuis peu, ce peuple préfère l'appellation Kalinago, plus proche de leur nom originel tel qu'il a été enregistré par le prêtre missionnaire français Raymond Breton au début du 17e siècle. Selon le père Vincent, les Kalinagos ont rejeté depuis au moins 20 ans toute référence à Christophe Colomb et reprennent peu à peu leur identité.

C'est un peu ce que vivent les gens de Kahnawake ; ils désirent revenir à leur appellation d'origine : Kanienkehaka, mais ils continuent tout de même de s'appeler eux-mêmes Mohawks. (B. B.)

trouve que ce serait comme si on effaçait le passé, comme si on voulait occulter tout un pan de l'Histoire. Je comprends leur point de vue, cependant : pour eux, il ne s'agit nullement de leur histoire, mais plutôt de celle des Européens… », conclut le père Vincent.

Alors que nous sortons de l'église pour nous rendre dans les bureaux où se trouvent les archives de la mission, je remarque le chemin de croix. Toutes les légendes sont écrites en mohawk. Les autochtones avaient acheté ce chemin de croix en 1926. Deux ans plus tard, ils avaient enlevé les légendes françaises pour les écrire dans leur langue.

C'est aussi ça, revenir aux sources.

LES MIRACULÉS

Ce soir, on célèbre le quatrième anniversaire de canonisation de Kateri. Après la messe, en anglais et en mohawk, c'est la marche au flambeau en mémoire de toutes les personnes disparues. Un ancien pratique le rite traditionnel de la purification juste avant que Gabriel Berberian donne son témoignage devant l'assemblée.

« J'ai accepté de raconter ma guérison par l'intercession de sainte Kateri », souligne Gabriel. D'origine arménienne, il vit à Montréal et travaille au Centre Kateri comme archiviste et responsable de la revue *Kateri,* publiée quatre fois par année. Il avait reçu un diagnostic de cancer du rein. Il était allé voir trois médecins, et chacun était prêt à le lui enlever complètement.

Cependant, un médecin rencontré « par hasard » lui avait offert de l'opérer en tentant de lui enlever seulement une petite partie du rein afin qu'il puisse être encore fonctionnel.

« Je me suis mis à prier sainte Kateri. Jusque sur la table d'opération, je lui ai demandé la guérison. À mon réveil, le médecin m'a annoncé que mon rein… il avait eu beau analyser le bout de rein qu'il avait enlevé : il n'y avait aucun cancer ! Il avait disparu ! »

D'autres genres de guérisons se produisent. Notamment celle de Ron Boyer, diacre ici à la mission. Il n'est pas Mohawk, mais Ojibwé. Ancien élève des pensionnats autochtones en Ontario, il seconde maintenant le père Vincent avec son épouse Sheila Paul, elle aussi ancienne élève des pensionnats.

Ron était le responsable de la cause en canonisation de Kateri. En faisant ce travail, il a commencé celui aussi de la (sa ?) réconciliation entre autochtones et non-autochtones. Toute sa vie, il disait qu'il était « un survivant » des pensionnats, mais de façon surprenante, aujourd'hui, lors de notre rencontre, et lors de son sermon pendant la messe, il a plutôt dit qu'il était un « vivant ».

Celle que son peuple avait appelée « Tekakwitha » parce qu'elle « marchait comme une aveugle », à tâtons, puisqu'elle n'y voyait presque rien à cause de la petite vérole, celle-là peut bien rendre la vue à ceux qui ne voyaient plus la vie devant eux.

Croyons qu'elle y travaille encore.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

[NDLR : En complément à cet article, on peut lire « Du côté des "Indiens" », de Brigitte Bédard, dans le numéro d'hiver de la revue *Le Verbe* (version 84 pages). La revue est offerte gratuitement sur notre site Internet www.le-verbe.com.]